

NOS DROITS EN GRÈCE

A propos du refus de M. Venizelos de prendre part à la campagne électorale en Grèce, M. Clemenceau fait, dans l'Homme Enchaîné, une remarque parfaitement juste. Il déclare ne pas comprendre que le grand homme d'Etat hellène s'abstienne d'intervenir dans une lutte politique de laquelle dépend le sort de son pays. Il se demande si les raisons de cette abstention — qui sont la mobilisation de l'armée grecque, l'impossibilité pour la majorité des électeurs de participer au scrutin, et le truquage des élections — ne pouvaient pas être modifiées, « une diplomatie aidant ».

C'est l'évidence. La Grèce doit son indépendance à trois puissances : l'Angleterre, la France, la Russie. Elle l'a conquise, grâce à elles, contre l'opposition des Etats germaniques. Ses efforts faillirent se briser contre les intrigues de Metternich. Les gouvernements de Londres, de Paris et de Pétersbourg eurent constamment à donner des preuves de leur dévouement à la cause grecque. — En 1822, en 1827, en 1828, en 1830, en 1832, en 1862, en 1863 — par des actes diplomatiques et financiers, des envois de troupes, des déclarations catégoriques à la Turquie, des signatures de protocoles, des convocations de conférences internationales, leur appui contre Othon de Bavière, et finalement l'installation du roi Georges I^{er}, père du roi actuel, élu sous leur garantie collective souverain constitutionnel de l'Etat qui leur devait pour une si grande part son existence. Je ne fais qu'indiquer cette histoire, qui s'est poursuivie depuis dans des conditions identiques, les puissances allemandes continuant à protéger les Ottomans contre leurs anciens esclaves et les puissances émancipatrices du joug turc continuant à concourir à l'affranchissement des peuples chrétiens des Balkans.

Le fait qui domine ces événements, c'est la création — sous les auspices de l'Angleterre, de la France et de la Russie, toutes les trois signataires du traité du 13 juillet 1830 — d'un royaume indépendant et constitutionnel « sous la souveraineté du roi Georges et la garantie des trois cours ». De ce fait dérive, pour les gouvernements anglais, français et russe, un droit incontestable d'assurer le maintien du régime, dont ils sont garants. Ce droit est d'autant plus certain qu'il est confirmé par une autre disposition du traité, visant l'incorporation, sous les mêmes garanties, des Iles Ioniennes au nouveau royaume.

Voilà le fondement solide qui permettrait à la diplomatie des trois puissances de s'opposer à la suppression du régime constitutionnel en Grèce. Car il est clair comme la lumière qui brille au sommet de l'Olympe que ce régime n'existe plus. Une première fois, la Chambre a été dissoute (ce qui était le droit du roi) parce que la majorité refusait de souscrire à la politique germanophile. Une pression et une corruption formidables s'en sont suivies. Les électeurs sont restés rebelles à l'une et à l'autre. La majorité est revenue, un peu moins forte mais aussi décidée. Le roi a fait mine de s'incliner. Il a rappelé, contraint et forcé, M. Venizelos. Puis, il l'a congédié bien que le premier ministre fût en parfaite communion d'idées avec le pays et avec la Chambre. Après l'avoir congédié, il a formé un gouvernement de minorité, dissous une seconde fois la représentation nationale et convoqué les électeurs alors qu'étant sous les armes, ils se trouvaient dans l'impossibilité de voter.

Il a fait ainsi plus que le coup d'Etat devant lequel a reculé dans notre pays en 1877 le loyalisme du maréchal de MacMahon ; il a installé sa dictature à une heure où elle est sans opposition possible de la part du peuple auquel il a juré de respecter ses pouvoirs constitutionnels. Et les procédés qu'il emploie pour la maintenir contre la volonté populaire achèvent la destruction des garanties qui résultaient des traités au bas desquels figure la signature des trois Etats auxquels la dynastie doit la couronne.

Lorsque je vois nos diplomates se multiplier à Athènes pour obtenir du gouvernement grec les satisfactions qu'ils considèrent comme nécessaires à la sécurité des troupes alliées, et invoquer pour cela des considérations qui prêtent à des discussions interminables en dépit des mises en demeure plus ou moins formelles qui les accompagnent, je me demande pourquoi ils ne se servent pas de l'argument décisif (car il ne semble pas qu'ils l'aient employé) par lequel ils pourraient exiger le fonctionnement normal de la constitution grecque.

Le gouvernement avec lequel ils discutent est le prisonnier de nos ennemis,

il tremble devant les Allemands comme la feuille, il n'a qu'un objectif : se dérober à notre action en nous comblant de bonnes paroles, rester avec l'Allemagne en nous noyant sous les protestations d'amitié. Mais ce gouvernement a-t-il droit à l'existence ? N'est-il pas la représentation illégale d'une minorité qui ne peut s'imposer s'il nous convient d'exercer l'autorité que les traités nous donnent ? M. Venizelos aurait-il été amené à renoncer d'avance à la lutte si nous avions épuisé nos moyens légaux d'intervention ? Des actes internationaux d'un caractère indiscutable ne nous créaient-ils pas en Grèce une situation beaucoup plus forte que celle que nous invoquons pour préserver et fortifier notre corps expéditionnaire à Salonique ? Ce sont des questions qu'on ne peut manquer de se poser.

S. PICHON.

L'incorporation de la classe 1917

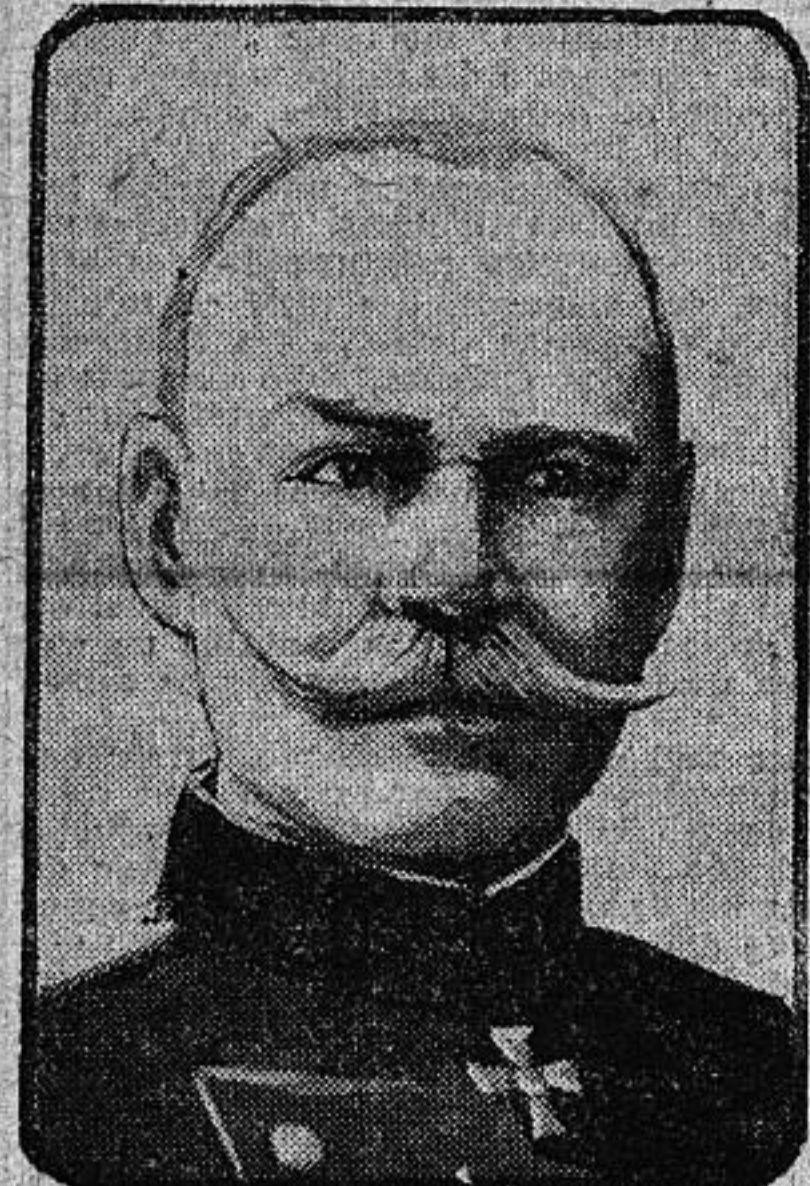
La commission de l'armée de la Chambre a approuvé hier le rapport sur le projet de loi autorisant le ministre de la Guerre à incorporer la classe 1917.

Le rapport ne porte aucune date d'incorporation, cette date est laissée à l'appréciation du ministre de la Guerre.

LE GÉNÉRAL ALEXÉIEFF

grand-officier de la Légion d'honneur

Le Conseil des ministres a décerné au général Alexéïeff, chef d'état-major de l'armée



Général ALEXÉIEFF

mée russe, la distinction de grand-officier de la Légion d'honneur.

Le général Pau est chargé de la lui présenter.

LA GRÈCE ACCORDE les garanties demandées

Athènes, 25 Novembre.

Le gouvernement hellénique a remis hier après-midi, à cinq heures, sa réponse à la note des puissances.

Cette réponse, conçue en termes très amicaux, donne satisfaction aux demandes de l'Entente et accorde les garanties essentielles considérées comme nécessaires.

La réponse est satisfaisante dans l'ensemble

(De notre correspondant particulier)

Athènes, 25 Novembre.

Voici ce que j'apprends sur la réponse de la Grèce.

Elle est satisfaisante dans son ensemble, puisqu'elle accepte les principes généraux énumérés dans la note de l'Entente.

Mais elle n'apporte pas plus de précisions que la note elle-même, et j'ajoute que, sur certains points, sa rédaction, un peu obscure, nécessitera des explications complémentaires. Quand, par exemple, le gouvernement grec, dans sa réponse, reprend telle phrase de la note de l'Entente, certains mots sont supprimés, ce qui, sans altérer le sens, peut atténuer la portée de l'engagement.

Notre application des principes posés. Il faut que ces principes se traduisent, maintenant, en actes, en réalité.

Il s'agit, en effet, en vertu même des principes posés d'obtenir pour les alliés une plus grande liberté en ce qui touche la disposition du chemin de fer. Il s'agit, aussi, du retrait des troupes grecques, non pas que les alliés aient considéré la présence de ces troupes comme une menace pour eux — hypothèse que le roi Constantin lui-même qualifie d'insultante pour la Grèce — mais parce que ces troupes constituent forcément une gêne pour les nôtres, chaque fois qu'il s'agit de transport, de ravitaillement, de logement, etc., etc. Elles devront donc être autrement réparties, notamment sur les confins de la frontière nord-ouest où elles se sont d'ailleurs, d'autant plus utiles que cette région pourrait bien être, en butte aux incursions de bandes ennemies.

Notre Joffre dit : "Souscrire à l'Emprunt, c'est servir la France !"

Le général commandant en chef vient d'adresser aux troupes placées sous ses ordres, l'ordre général suivant au sujet de l'emprunt national dont l'émission a commencé hier :

« Le 25 novembre la France émet un grand emprunt pour subvenir aux dépenses de la Défense nationale. Tous les appels qu'elle a adressés depuis le début de la guerre ont été entendus. C'est que chacun connaît la richesse de la France, c'est que tous ont confiance dans ses destinées et dans l'issue favorable de la lutte.

« Tous ceux qui souscriront rempliront leur devoir de bons Français. Ils y trouveront aussi leur avantage. Quiconque versera 87 fr. 25 recevra un titre de 5 francs de rente. C'est donc un placement effectif de 5,75 %, en rente française.

« Vous avez, sans doute, entendu vos parents rappeler les heures terribles de 1870. Après cette guerre, il y eut l'emprunt de la libération du territoire. Cette fois, grâce à vos efforts, ce sera, comme l'a dit le ministre des Finances, l'emprunt de la Victoire.

« Songez à toutes ces choses : écrivez-les à tous ceux, parents et amis, que vous avez laissés derrière vous au pays natal. Dites-leur que souscrire à l'emprunt, c'est servir la France, c'est combattre pour elle avec vous, c'est vous apporter l'aide la plus efficace que l'on puisse vous fournir à l'heure actuelle et en même temps assurer votre avenir et, avec votre avenir, celui de vos enfants.

" J. JOFFRE. "

Le Succès de l'Emprunt a été grand hier Assurez-le encore !

Soldats, ouvriers, bourgeois, commerçants, industriels, tous sont allés aux guichets de l'emprunt, hier.

Banquiers, hommes d'affaires, agents de change, avocats, notaires, dès la veille, avaient commencé à transmettre les ordres de leurs clients. Et quand les guichets s'ouvrirent, à huit heures du matin, le ministère des Finances, déjà possédait une longue liste de souscriptions. Le téléphone, le télégraphe et le courrier avaient apporté un grand nombre de millions.

Le peuple aux guichets

Les bureaux de souscription des quartiers populaires étaient, dès midi, le théâtre de la sortie des ateliers, assaillis par une véritable foule. Quel bonheur, pour les humbles de l'arrière, d'enfin pouvoir défendre leur France d'une façon directe. Des ouvriers, des ménagères apportent quelques petits billets péniblement amassés en collecte. Ils attendent dehors, car le bureau est plein, ils considèrent à cette attente l'heure du repas. Il fait froid dans la rue, les pieds gèlent, mais qu'importe.

Ce sont nos tranchées, à nous, me dit un vieux charpentier qui patiente, et elles ne sont pas bien méchantes, nos tranchées, ajoute-t-il en souriant.

Excellente innovation, en outre, d'avoir permis aux possesseurs de livrets d'épargne de changer tout ou partie de leur argent placé en ajoutant, en numéraire, une somme équivalente. C'est dans les bureaux de poste que généralement les clients des caisses d'épargne sont venus offrir leurs fonds, parfois bien petits.

Aussi, les bureaux de poste se trouvaient hier encombrés d'écoliers, de toutes jeunes filles, de bonnes ou de valets de chambre, de tous ceux, en somme, dont l'ordinaire fortune est un livret grâce auquel ils économisent franc par franc.

Noirs, sombres allés à travers quelques quartiers de Paris jeter un coup d'œil sur les lieux de souscription :

Dans l'annexe de la Banque de France d'Antully, les souscripteurs s'assemblent, et causent comme dans un salon. C'est une école de fraternité que ce salon improvisé : les classes les plus diverses sont représentées.

Il y a une petite bourgeoisie revenant du marché, une élégante dame de retour du Bois, un digne valet de pied aux favoris blancs et un vieux monsieur style régence chassé de guérets.

On se demande des renseignements, on consulte des barèmes. La solidarité du devoir rapproche tous ces gens.

L'obole du révolutionnaire

Voilà la succursale de la Glacière. Des vieux en bourgeois de travail méditent devant les placards sur lesquels les différents « cas » de l'emprunt sont expliqués.

« Tiens, voilà « Papa Rouge... » orient des grosses qui passent et banlieue.

« Papa Rouge » c'est un vieillard à barbe blanche. On l'appelle ainsi à la Glacière, parce que jadis... avant la guerre... il rassemblait des amis le soir pour « causer révolution ». Il avait été commandant, et des plus furieux. Il restait adversaire de toute institution sociale. Mais depuis la guerre il a réfléchi. Et aujourd'hui il vient souscrire.

« Papa Rouge », sur le seuil de la banque, profite de son autorité. Il fait une espèce de conférence : « Allons les timides, clame-t-il, faut marcher. En 70 aussi, il y a eu un emprunt... les femmes donnaient leurs bracelets, leurs boucles d'oreille. C'était la défaite, et cependant les titres se sont cotés, après, à cent vingt-deux francs. Ah ! si j'en avais pris, quel beau

denier aujourd'hui j'apporterais à la France ! »

Il rentre dans la banque et les gosses applaudissent : « Vive Papa Rouge ! », hurlent-ils en brandissant des sabres de bois.

A la Banque de France centrale les souscripteurs passent à travers des grandes salles : dans l'une, on échange des Bons de la Défense nationale, dans l'autre on échange la Rente, dans la troisième on souscrit avec du numéraire.

Quelques marchands venus aux Halles ce matin n'ont pas voulu retourner dans leur banlieue sans passer par la Banque.

Les voilà en bourse, qui pénètrent sous le grand portique. Devant le guichet ils soulèvent la blouse, et retirent, il semble, de leur poitrine, des liasses de billets de banque.

Le foyer de l'emprunt

Mais le foyer de l'emprunt c'est le pavillon de Flore, où des milliers de souscripteurs passent. Les quatre cents employés — les « marchands de l'emprunt », comme on les surnomme — depuis le matin jusqu'à la nuit n'ont cessé de faire les « opérations » des « clients ». Elles ne peuvent guère déjeuner, le temps manque, et elles consentent de bonne grâce au sacrifice. Parfois, rapidement, tout en causant avec un client, elles vont à l'éventail de la pâtisserie du pavillon installée à la porte. Elles achètent un gâteau ; tout en expliquant une conversion elles le croquent.

MM. Voguet et Cerfbeer de Medelsheim dirigent ce magasin à millions. Tels des chefs de rayons ils passent à travers le personnel grouillant, adressant une observation ici, tranchant là un cas difficile d'un seul mot.

Un général les souscripteurs n'enrent, nulle part, pas trop à attendre, ni à faire la queue.

La multiplicité des guichets, — l'organisation de la comptabilité, — l'aide des formules tout imprimées pour les échanges de valeur, — la simplification des formalités d'identité, — et aussi l'urbanité du personnel ainsi que la courtoisie nationale, — toutes ces raisons ont rendu le travail facile et rapide dans les établissements officiels comme dans les banques.

Un petit accident fut seulement à déplorer. A Neuilly-sur-Seine, une dame, Mme Renault, bouleversée et serrée dans le remous du public, devant une succursale de banque, tomba et s'évanouit.

Des hier soir on a pu se convaincre que les plus belles espérances des plus optimistes seront certes dépassées par la réalité. De tous les bas de laine sortent et sortiront les millions, et bientôt les milliards.

Gros succès en province

Ainsi que le constatent tous les télégrammes de nos correspondants, un empressement sans précédent s'est manifesté en province en faveur de l'emprunt.

C'est ainsi qu'à Bordeaux notamment dès l'ouverture des banques, le public affluait aux guichets des banques où, toute la journée, régnait un mouvement intense. On ne peut encore connaître les résultats de la journée, mais ils dépasseront certainement toutes les prévisions.

De même à Marseille, une grande animation a régné toute la journée aux guichets des grands établissements financiers. La première souscription enregistrée a été celle de l'Association des employés municipaux dont le trésorier a effectué un versement de cinquante mille francs. Cet exemple a été suivi par d'autres syndicats.

Monastir est encore Serbe

(De notre envoyé spécial)

Salonique, 20 Novembre.

De Monastir par Salonique : Que se passe-t-il à l'endroit même où nous sommes ? Est-ce un miracle ? Nous n'en savons rien ; Monastir tient toujours.

Le seize novembre tout était perdu, le colonel Vassich avait donné l'ordre aux consuls de partir et les consuls étaient partis, et les fonctionnaires étaient partis, et l'espoir aussi. De l'avis de son chef la ville ne pouvait plus être défendue que durant deux jours.

Hier, dix-neuf novembre, jour anniversaire de la prise de Monastir par les Serbes, on a dit une messe en souvenir ; Monastir est encore serbe. Le commandant lui-même ne se l'explique que par des suppositions.

Sur Babouna les Serbes étaient deux régiments et les Bulgares, deux brigades plus de la cavalerie. Alors, les Serbes se retirent pour ne pas être pris dans un mouvement tournant qu'opèrent les Bulgares. Ils descendent leurs canons établis à douze cents mètres d'altitude, avec des bœufs et se retirent sur Prilep qu'ils ne peuvent plus tenir. Les Bulgares rentrent à Prilep.

Les Serbes arrivent sur Bakirubour-nou-Topochani-Alinze, leurs dernières positions. Ils y arrivent sans chaussures, la faim au ventre, la cartouchière vide, elle ne l'est plus maintenant. C'est alors que l'ordre est donné aux autorités d'évacuer la ville ; c'est alors que le colonel Vassich dit : « Je n'en ai plus que pour deux jours. »

Le dernier train part emportant les marins français. Le silence envahit la cité condamnée. On n'attend rien, on suppose que la cavalerie bulgare avant d'arriver dans la ville a fait un détour pour couper d'abord les voies de sortie. Réellement, à la nuit tombante, on se croit enfermé, mais rien n'est signalé au commandement.

En attendant les Bulgares

A dix heures du soir, le train de Salonique apparaît tout de même, il entre en gare dans l'obscurité, sans siffler. Cette fois, trois wagons au lieu d'un sont accrochés à la locomotive, deux personnes seulement descendent. Un convoi de chars à bœufs, sans lanterne, monte vers la gare. Les deux wagons supplémentaires appartiennent aux munitions, on les décharge sans perdre une minute. Si tôt le premier char rempli, il part sur la route de Prilep. Comme on rencontre autour d'autres champs de bataille des chevaux tombés mourant de fatigue au bord des routes, ici, ce sont des bœufs ; deux qui viennent d'être abandonnés crient au bord du trottoir.

Pendant la nuit, pas de Bulgares. Le lendemain pas de Bulgares. Je demande au commandant : « Que se passe-t-il ? » Il répond : « Je ne comprends pas. »

Toute la journée, même question ; toute la journée, même réponse. Enfin le soir, le colonel apprend que les Serbes, ne sentant plus de poussée depuis un jour, ont voulu se rendre compte, qu'ils ont cherché à prendre contact avec l'ennemi et qu'ils ne l'ont presque pas trouvé.

Subitement l'armée bulgare qui avançait sur Monastir s'est fondue. Pourquoi ? On n'en sait rien. Le colonel Vassich ne sait rien des mouvements extérieurs dont peut dépendre son existence. Isolé, il ne peut raisonner que par déductions. Trois choses ont pu se passer : une avance française sur la rive gauche du Vardar ; un débarquement russe à Varna ; une lutte finale entre Serbes et Bulgares dans les défilés de Youtchou et de Katchanik.

Vous, vous êtes loin, et vous savez peut-être les raisons de la surrie de Monastir. Nous, nous sommes sur les lieux et nous ignorons tout. C'est à la troisième version que l'on croit. Il est exact que l'armée serbe, celle d'en haut, celle qui est enfermée, a changé de tactique dans une suprême résolution. Lâchant les Allemands, elle s'est rassemblée dans la plaine de Kossovo, elle ne voulait pas traîner plus longtemps son agonie, c'est de là qu'elle va se ruer pour vaincre ou disparaître. Les Bulgares, devant elle, ont huit divisions ; si elle ne réussit pas, elle mourra bien.

Le défilé de Katchanik est difficile, les Bulgares ont fait un détour pour prendre celui de Koutchour qui mène à la plaine de Kossovo. Ont-ils ramassé leurs hommes pour aller au-devant de la menace, les Serbes ayant eu un premier succès ? Ont-ils obligé les Bulgares à se renforcer ? Tels sont les secrets qui planent sur ces heures tragiques.

Albert LONDRES.

Les projets de l'ennemi dans les Balkans

M. Radoslavoff, le président du Conseil bulgare, aurait tout récemment déclaré : « Lorsque la Bulgarie en aura fini avec la Serbie, elle commencera une autre action, mais je ne puis encore dire laquelle ». Cela n'est pas bien difficile à deviner.

Pour savoir ce que fera l'ennemi, il faut toujours chercher ce qu'il faut faire de plus gênant pour nous, et agir en conséquence. Si on s'est trompé, tant mieux. Que l'empereur allemand aille ou non à Constantinople, ou il est d'ailleurs chez lui, cela nous est tout à fait égal. Qu'il y emmène son armée d'Egypte et qu'il lui fasse passer le Bosphore, nous verrions cela sans trop de peine. Mais il n'est guère probable qu'il entreprenne une fort longue et peu commode opération par terre, ayant pour objectif le canal de Suez, avant d'avoir assuré ses communications. Or, ces dernières seront d'autant plus menacées qu'elles seront attaquées plus près de leur racine, et que l'armée se sera plus éloignée de cette racine. C'est dire que les communications allemandes doivent être menacées non pas en Egypte (quand les Allemands y seront), ni en Syrie, ni même en Asie mineure, entre la Syrie et Constantinople, mais bien en Serbie et en Bulgarie, à la porte même de l'Autriche. L'état-major allemand le sait aussi bien que nous, et, par suite, son premier soin doit être de se débarrasser de toute menace possible.

Donc, il n'est nullement douteux que l'objectif allemand et bulgare, après l'écrasement de l'armée serbe, soit de jeter à la mer le corps expéditionnaire franco-anglais. Voilà l'éventualité à prévoir, et à laquelle il faut parer, du moment que nous décidons de continuer et d'accroître notre action en Serbie.

On dit chaque jour : le corps expéditionnaire reçoit d'importants renforts. La vérité, c'est que le corps expéditionnaire continue à débarquer. On ne peut guère se douter de ce qu'est le transport d'une force importante par mer quand on ne la pas vue. Sans parler du nombre énorme de bateaux nécessaires pour faire la navette entre les points d'embarquement et ceux de débarquement, il est difficile d'imaginer ce que sont les seuls faits d'embarquer et de débarquer. Pour les hommes, cela va tout seul, surtout si le débarquement s'effectue hors de portée de l'ennemi, ce qui est le cas à Salonique. Mais pour les chevaux, pour les voitures, pour les canons, pour le matériel, les munitions et les approvisionnements de toutes sortes... Ce n'est plus mettre une armée en mouvement, c'est à proprement parler déménager et emmener une armée. Tel est le grave défaut des expéditions outre mer.

Depuis longtemps déjà, chaque jour augmente notre force sur le Vardar, en raison de cet apport continu. Où en sommes-nous ? Je l'ignore. Mais il est probable que cela n'est pas fini pour nous et encore moins pour les Anglais. Quant aux Italiens, cela n'est pas commencé, et entre le jour où ce sera commencé et celui où ce sera fini, du moins en mesure d'être utilisé, il se passera du temps.

Aussi, le mieux pour le moment est de recueillir l'armée serbe, heureusement non désorganisée, ni démoralisée.

Général BERTHAUT.

Communiqués officiels

SUR LE FRONT FRANÇAIS :

(48^{me} jour de Guerre)

3 heures soir.

EN ARTOIS ET EN LORRAINE, combats à la grenade au cours de la nuit sur quelques parties du front.

Notre artillerie a exécuté des tirs efficaces sur des emplacements de mitrailleuses dans la RÉGION DE FRISSE, vallée de la Somme, et dans la RÉGION DE ROYE, sur la station de Beuvraignes et sur Laucourt.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

Aucun événement important à signaler.

11 heures soir.

CORPS EXPÉDITIONNAIRE DES DARDANELLES. — L'ennemi montre depuis quelques jours une activité croissante.

Le 21, après un bombardement violent il a tenté trois attaques successives contre le front anglais pour reprendre les tranchées perdues le 15 ; ses efforts ont partout échoué. Déclaté par les feux de l'infanterie et de l'artillerie anglaises auxquelles s'étaient jointes l'artillerie et les mitrailleuses françaises voisines, il s'est retiré laissant sur le terrain de nombreux cadavres.

Des deux côtés la guerre souterraine continue avec la même activité. Le 21, nous avons fait donner avec succès un camouflet. Le 22, nos sapeurs, rencontrant un rameau turc, ont mis en fuite les travailleurs ennemis. Nous avons aussitôt fait jouer un journeau qui a ébranlé l'ouvrage ennemi.

Durant toute la journée du 23, fusillade intense, bombardement, jet de grenades de la part des Turcs. Ceux-ci, bien que ravitaillés en munitions, se montrent nerveux ; harcelés par nos avions qui ont bombardé la voie ferrée Constantinople-Dédağatch et endommagé ses ouvrages d'art, par les monitors et les bâtiments légers qui bombardent fréquemment la côte d'Asie, ils sont sans cesse tenus en éveil et obligés de nous opposer des forces importantes.



Les souscripteurs au Pavillon de Flore

A LA CHAMBRE

La hausse des sucres

Après avoir entendu une question de M. Théodore Brette, député socialiste, sur les sucres, et l'intéressante réponse qu'il lui a faite, la Chambre a perdu beaucoup de temps, hier, pour savoir si elle modifierait ou non le mode de nomination de ses grandes commissions ; et finalement elle n'a rien décidé du tout. Elle n'a fait également qu'amorcer l'examen d'une proposition ayant pour objet d'exonérer de certains droits divers pièces relatives aux successions des soldats tués à l'ennemi.

Donc, M. Théodore Brette, rappelle d'abord la hausse énorme subie par les sucres qui, au début de la guerre, valaient au détail : 1 fr. 75 le kilo et coûtent actuellement 2 fr. 20. Certes, la production a diminué, ce n'est pas, à en croire l'orateur, un motif de hausse ; le seul, le vrai motif, c'est la spéculation.

Le gouvernement, il faut le reconnaître, a fait des efforts pour enrayer la hausse : augmentation de la main-d'œuvre, réquisition des sucres, etc. C'était des mesures inefficaces.

Le ministre, M. Clémentel, répondit que la situation s'améliorait excellent quand la guerre éclata, portant dans l'industrie béatissime les troubles les plus profonds puis l'invasion nous enleva 60 % de nos produits sucriers. Ensuite, les grands pays producteurs, comme l'Angleterre et la Russie, nous furent fermés. A toutes ces causes, constata M. Clémentel, s'est ajoutée celle de la hausse spéculative qui est, d'abord, venue de l'étranger.

Quelles mesures le gouvernement a-t-il prises pour assurer l'approvisionnement en sucre du pays ? Il augmente la main-d'œuvre, grâce au concours du ministre de la Guerre.

Puis, des achats furent faits à l'étranger, et M. Clémentel, au prix avantageux de 46 fr. 47 les 100 kilos. Toutefois, il faut l'avouer, ces mesures n'empêchèrent pas la spéculation mais elles enrayerent la hausse.

Il faut donc chercher une autre méthode. D'abord, le gouvernement est résolu à prendre les mesures les plus énergiques à l'égard des usiniers chez lesquels le prix du sucre ne sera pas en relation avec le prix de la betterave. (Applaudissements.)

L'achat de stocks importants à l'étranger n'est pas facile. Néanmoins, nous en ferons suffisamment pour être couverts pendant de longs mois avec notre stock.

On peut penser à taxer le sucre, mais la taxe ne peut être décidée qu'après une enquête minutieuse et tous les intéressés avant été entendus.

Le temps de guerre est un temps de communisme. Le gouvernement ne saurait voter un seul instant qu'une minorité ajoute, pour son profit égoïste, une souffrance de plus à la Nation. (Applaudissements.)

Les pouvoirs de la Commission du budget sont prorogés

L'incident fut déclaré clos, et c'est alors que s'engagea la longue et confuse discussion sur une proposition de résolution tendant à compléter l'article 12 du règlement en vue d'augmenter pendant la durée de la guerre, le nombre des membres des grandes commissions.

M. Albert Fabre développa un contre-projet tendant à nommer, dès maintenant, une nouvelle commission du budget pour 1916. M. Marc Réville proposa, au contraire, de proroger jusqu'à la fin des hostilités la commission actuelle du budget.

La proposition de M. Marc Réville était adoptée à mains levées.

Et, pour conclure, la proposition de résolution fut, par 355 voix contre 172, renvoyée à la commission.

On adopta ensuite sans débat un projet relatif à la transformation des troupes auxiliaires marocaines en corps réguliers et aux droits à pension des militaires marocains servant dans des corps réguliers, après avoir servi dans les goumiers et les troupes auxiliaires.

Puis on aborda la discussion d'une proposition de loi de M. Boreyon ayant pour objet de dispenser du timbre et de l'enregistrement les pièces produites à l'effet d'obtenir remise du paiement des objets, sommes et valeurs dépendant des successions des militaires ou marins tués à l'ennemi et des civils décédés par suite de cette guerre.

M. Marc Réville fit observer qu'à son sens la proposition est dangereuse pour l'avenir, et M. Caillaux demanda le renvoi du texte à la commission, car il estime absolument inadmissible qu'on accorde, à l'avance, l'exonération de tous droits toutes les successions, quel qu'en soit le montant.

M. Joseph Denais dit qu'il ne pouvait pas y avoir deux sentiments, dans la Chambre, car ce n'est pas l'heure, dit-il, de faire de la « démagogie fiscale ». Ce n'est pas tant un acte de bienveillance fiscale qu'un hommage moral rendu à ceux qui sont morts pour la Patrie que la Chambre veut formuler. Rien ne s'oppose à l'adoption de la proposition.

M. Caillaux insista pour le renvoi à la commission.

M. Deligne, commissaire du gouvernement, combattit l'argumentation de M. Caillaux.

Le renvoi à la commission fut repoussé par 276 voix contre 247, et la suite du débat renvoyée à une séance ultérieure.

Aujourd'hui vendredi, reprise du projet sur la taxation des denrées.

Au Fil de l'Heure

La Chambre a entendu mardi plusieurs discours sur la vie chère et les moyens de rendre la vie moins chère. Il résulte de cette discussion que les idées n'ont jamais été plus abondantes. Mais le beurre et les œufs n'ont jamais été plus rares.

De cette rareté vient leur prix qui a une tendance à augmenter à proportion que leur quantité diminue, la consommation demeurant à peu près constante.

Le meilleur moyen et le plus assuré de rendre la vie moins chère, c'est donc de pousser à la production et de diminuer le gaspillage dans la consommation.

Des mesures propres à rendre la production plus intensive auraient pu être prises dans les départements par les préfets. Soyons justes : elles l'ont été quelquefois.

Soyons précis : elles ne l'ont pas toujours été. La main-d'œuvre a manqué par endroits où il est difficile de la compléter. Par-ci, par-là, il s'est manifesté quelque découragement et aussi quelque désespoir.

On a pensé que si les récoltes manquaient l'année prochaine, il resterait les allocations. Et l'on a négligé de soigner les poules.

Quant aux gaspillages dans la consommation, et, pour certains produits, quant à l'abus des réquisitions, j'aime mieux ne pas en parler. Ils sont inévitables dans l'état de choses anormal que crée la guerre — ils ne sont pas irréductibles. Je ne doute pas que la Chambre n'ait parfaitement discerné l'importance de ces causes premières de la vie chère. Mais elle a surtout regardé du côté de la spéculation, qui, ajoutant à la rareté et au gaspillage, ajoute à la hausse naturelle une hausse « factice ».

Raisons comme la Chambre et remettons à demain la suite de cette intéressante discussion.

UN SPECTATEUR.

LA VIE CHÈRE

Les cours pour la semaine prochaine

Du tableau que publie, pour la semaine qui s'ouvre, la commission chargée de faire connaître les cours de gros et de détail des denrées de consommation courante à Paris, et qui doit être affiché chez tous les commerçants, nous extrayons les prix de détail des principaux articles suivants :

Vin. — Beauv. : Entrecôte, le kilo, cours supérieur, 4,40 ; cours 1^{er}, 4,20 ; cours 2^e, 3,50 ; cours 3^e, 3,30 ; bifteck, 4,70, 4,30, 4,10 ; bavette, 4,20, 3,80, 3,60 ; escalope, 4,10, 3,70, 3,50 ; milieu de poitrine, 2,10, 1,90, 1,70 ; collier, 1,90, 1,70, 1,50 et 1,40 ; joutes, 0,60.

Viande. — Bœuf : Entrecôte, le kilo, cours supérieur, 4,40 ; cours 1^{er}, 4,20 ; cours 2^e, 3,50 ; cours 3^e, 3,30 ; bifteck, 4,70, 4,30, 4,10 ; bavette, 4,20, 3,80, 3,60 ; escalope, 4,10, 3,70, 3,50 ; milieu de poitrine, 2,10, 1,90, 1,70 ; collier, 1,90, 1,70, 1,50 et 1,40 ; joutes, 0,60.

Volaille. — Poulet de Bresse, le 1/2 kilo, gros, 1,80 et 2 ; moyen, 1,60 et 1,40 ; petit, 1,40 et 1,20 ; poulet gros, 1,55 et 1,70 ; moyen, 1,70 et 1,90 ; petit, 1,35 et 1,50.

Oie. — Déplumée, 1,70 ; blanche, détaillée, 1,70 et 1,90.

Lapin. — Déplumé (pesé découpé) 1,40 et 1,50 ; entier ou par demi, 1,30 et 1,40.

Épicerie. — Sucre cristallisé, le kilo, 1,15 ; méconne, 1,25 et 1,30 ; haricots secs, suisses blancs, 1,25 et 1,30 ; genre soissons, 1,20 et 1,30 ; pois cassés, 1,60 et 1,80 ; vin rouge (9° environ) 0,65 le litre.

Aux Halles Centrales

Les divers pavillons des halles centrales étaient assez bien approvisionnés, hier matin. Toutefois, au beurre et aux fromages, les arrivages étaient plutôt faibles.

Le beurre arrive toujours en petites quantités : hier matin 3.000 mottes seulement ont paru au pavillon n° 10. La vente a été très active, en légère hausse sur la veille. Les beurres laitiers furent payés 4,60, les autres beurres de bonne qualité 4,40 et 4,50.

Les œufs arrivent difficilement. On n'a reçu, hier matin, que 228 colis d'œufs, vendus de 210 à 240 francs le mille.

La situation n'a pas subi de modifications appréciables. La tendance continue à être à la baisse.

Les légumes ont eu un marché calme. On a enregistré une augmentation sur les tomates et les pommes de terre d'Algérie ainsi que sur les haricots verts de France. Les pommes de terre restent stationnaires. Nous croyons à une hausse prochaine. Les légumes étaient cotés comme suit :

Pommes de terre, 15 à 20 fr. les 100 kilos ; épinards, 30 à 35 ; oseille, 25 à 35 ; haricots verts, 50 à 60 ; oignons, 30 à 40 ; artichauts, 20 à 30 le cent ; choux de Bruxelles, 30 à 40 les 100 kilos ; choux, 25 à 40 le cent ; choux-fleurs, 50 à 75 ; laitues, 15 à 20 ; escarole, 8 à 10 ; chicorée, 8 à 10 ; navets, 15 à 25 les 100 potes ; carottes, 25 à 35 ; poireaux, 30 à 40.

En résumé, marché très calme partout, sauf aux fromages où les plaintes continuent à se manifester contre la crise. Les prix sont raisonnables dans tous les pavillons.

La vente en gros de la volaille et du gibier, on a enregistré une baisse sur le poulet résultant d'arrivages de faisans et de lièvres. Le pris minimum de ce dernier gibier est descendu à 6 fr. 50 et celui du faisau à 4 francs. Le cours maximum du poulet est tombé à 3 fr. 90.

L'héroïsme et le dévouement

vertus françaises

Depuis le début de la guerre, innombrables sont les actes d'héroïsme aux armées, comme innombrables sont, dans le pays, les dévouements de toutes celles qui se sont consacrées à nos blessés. Ver-



(Cronique de Mlle Micheline Resco.)

M. G. HANOTAUX

tus françaises, magnifiquement épanouies, elles ont été glorifiées hier à la séance publique de l'Académie française par M. Gabriel Hanotaux, dans les termes suivants :

« Un jour, du fond de l'âme sociale monte ce cri : « Plutôt la guerre ! Et, dès lors, la nation qui l'a proféré s'est de grandes vertus s'élève en elle : ce sont les vertus militaires. »

« Comment parlerions-nous, cette année, de la vertu devant l'Académie, devant l'auditoire assemblé ici, devant l'auditoire lointain qui nous écoute, sans penser, d'abord, à cet immense champ de mort et de gloire où s'épanouit la plus belle des vertus humaines, l'héroïsme ? »

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

« L'héroïsme c'est le sacrifice absolu : c'est le don de soi à ce qui dure. L'homme qui a fait « son sacrifice » a trouvé l'objet et le sens de sa destinée : quelque chose de plein et de fécond dilate son cœur ; un sang joyeux et fier bat dans ses veines ; une belle humeur, une gaieté, une joie rayonnent de ses yeux et de ses gestes mêmes. La mort s'étonne et se sent

L'Emprunt de la Victoire

Le succès du grand Emprunt de la Défense Nationale est assuré. Il faut qu'il soit éclatant. Il faut qu'il démontre à nos Alliés, aux pays neutres, et surtout à nos ennemis, que la richesse de la France est incommensurable, que les ressources ne lui manquent jamais pour défendre son existence, son honneur et ses droits.

Chacun de nous a le devoir de verser dans les caisses de l'Etat ses capitaux, ses épargnes ou son obole, afin de hâter la Victoire finale qui nous permettra de travailler en paix.

C'est notre intérêt le plus certain.

La Rente Française, qui est garantie par la signature collective de la Nation, constitue le meilleur et le plus avantageux des placements, celui qui donne à l'épargne la sécurité la plus absolue.

La Rente Française jouit de privilèges particuliers qui ne sont accordés à aucune valeur : ses coupons sont exonérés de tout impôt.

La Rente Française sert de caution à tous ceux qui ont besoin de crédit. Elle est assurée d'un large marché qui facilite toutes ses négociations. Nous rappelons que la Banque de France, dont la puissance financière et les réserves d'or sont les plus fortes du monde entier, fait à tous les porteurs des nouvelles rentes, qui les lui demandent, des avances pouvant s'élever aux trois quarts de la valeur des titres libérés.

En souscrivant à l'Emprunt de la Défense Nationale, vous accroîtrez encore les garanties de la Rente Française, parce que vous consolidez le crédit du pays.

Vous servirez vos intérêts économiques, étroitement liés à la solidité des finances publiques.

Vous apporterez au Trésor l'aide efficace dont il ne peut se passer pour assurer le bien-être de nos soldats, pour payer les armes et les munitions destinées à rendre plus prompts les succès de notre offensive.

Vous donnerez à ceux qui défendent, dans les tranchées, vos biens, vos libertés et votre indépendance, le témoignage de votre reconnaissance et de votre admiration.

Vous affirmez, enfin, devant le monde, la puissance du crédit de la France et sa ferme volonté de poursuivre jusqu'au bout et sans défaillance la guerre qui nous a été imposée !

Voici la liste des « prix de vertu » décernés hier par l'Académie française :

Prix Montyon. — Un prix de 8.000 francs : A la Société de secours aux blessés militaires, à Paris. Un prix de 6.000 francs : A la Société des Garde, supérieure des Filles de la Charité, à Reims. Deux prix de 5.000 francs : A l'œuvre de Mlle de pain de Paris ; à la sœur Delage, pour l'œuvre de guerre Jeanne d'Arc-Sainte-Clotilde, à Paris. Deux prix de 1.000 francs : A M. Audouin, maire de Gravelle, pour l'œuvre de Crève-cœur-le-Petit (Oise) ; à M. Capon, maire de Wacquemoulin (Oise).

Prix Honoré de Sully. — Un prix de 8.000 francs : A l'Association des Dames Françaises, à Paris.

Prix Lamoignon. — Un prix de 300 francs, décerné : A Renée-Marie-Bessède, à Paris.

Prix Buisson. — Un prix de 3.000 francs : A l'œuvre des jeunes filles libérées, à Lyon-Croix-Rouge.

Prix Bausson-Gestaume. — Un prix de 2.005 francs : A l'Association protestante de Bienfaisance, à Paris.

Prix Agnès de Montaigne. — Un prix de 1.000 francs : A l'œuvre des Bibliothèques populaires catholiques, à Paris.

Prix Charles Bluet. — Deux prix de 400 francs : A l'abbé Nicolas, à Vauvois (Oise) ; à Mme Rosine Weisbe, à Montigny-en-Gohelle (Pas-de-Calais).

Prix Maréchal. — L'Académie décerne un prix de 300 francs : A l'abbé Dumont, directeur de l'Association de Notre-Dame de Tout-Secours, à Paris.

Prix Broquette-Godin. — Un prix de 8.000 francs : A l'Union des Femmes de France, à Paris ; deux prix de 4.000 francs : A M. Jean Bastien, instituteur, à la Châtre (Indre) ; à M. Jean-Claude Salette, instituteur, à Paris.

Prix Dauterive. — Deux prix de 6.000 francs : A l'orphelinat de l'enseignement primaire, à Paris ; au maître d'une commune envahie.

Prix Argus. — Un prix de 4.000 francs : Aux œuvres de l'abbé Rambaud, à Lyon.

Un grand nombre de caisses de jouets et de bimbeloterie : Made in Germany, ont été vendues, hier, aux enchères, dans les bureaux de la Douane, à la gare d'Est-Ville, 105, rue d'Aubervilliers.

Ces marchandises saisies en douane dans les premiers mois de la guerre, étaient adressées à des maisons mises sous séquestre et provenaient des commandes faites à la foire de Leipzig en avril 1914.

Les caisses contenaient une variété infinie de jouets et d'objets, des personnages en carton-pâte peints, des bergeries, des chemins de fer, des lanternes magiques, des cinémas, des appareils photographiques de pacotille, bref, tout ce que produit Nuremberg et tout ce qui nous inondait avant la guerre avec l'abondance que l'on sait.

L'approche de l'époque des étrennes avait attiré là, outre le public habituel de ces sortes de ventes, une centaine de patrons de bazars et même quelques camelots.

Les enchères, sur catalogue, furent assez chaudes. On vit par exemple une caisse de 285 kilos de jouets, pour laquelle 10 fr. 80 étaient dus à la Compagnie de Chemins de fer et 150 francs à la Douane, partie d'une première demande de 250 fr., atteindre finalement 710 francs. Une autre, de 210 kilos, avec 115 francs de débours, est passée de 300 à 560 francs. Les autres à l'avenant.

Et voilà de la camelote qui, quoique fabriquée en Allemagne, n'enrichira guère nos ennemis !

LES TRIBUNAUX

Allocations militaires indûment perçues

Les tribunaux ont été souvent appelés à prononcer des condamnations contre les femmes qui, à l'aide de fausses déclarations, se sont fait remettre des allocations militaires par elles et leurs enfants.

Hier, la 8^e chambre correctionnelle de la Seine avait à juger une femme veuve, Alphonsine Vannier, âgée de cinquante et un ans, demeurant rue Saint-Charles, qui recevait une indemnité comme mère d'un fils mobilisé. En outre, elle s'était fait passer pour la femme légitime d'un sieur Ricourt et recevait à ce titre une seconde allocation. Elle a été condamnée à quinze jours de prison.

Une autre prévenue, la femme Ménard, qui touchait deux fois l'indemnité militaire, aux 11^e et 19^e arrondissements, a été condamnée à un mois de prison par les mêmes juges correctionnels.

Il semblait d'humeur très gaie, ce soir : — Savez-vous, j'ai vainqueur, que, chaque fois que je vous vois, je suis tenté de vous dire, comme votre grand Napoléon à ses soldats : Je suis content de vous !

Il avait pris la main de Mado et la portait à ses lèvres.

Rouchka, à moi, goûter ton thé ! Jeta-t-elle la femme de chambre.

Rouchka, c'était Clara. Du nom français, le grand-duc avait fait, en russe, Klaraouchka, d'où, par abréviation, Rouchka.

Il s'était assis et faisait asseoir l'actrice près de lui.

— Venez là, que je vous voie bien, jusqu'au fond de vos beaux yeux : j'ai à trancher avec vous une question très importante...

Et, renvoyant l'habilleuse qui avait servi la tasse de thé :

— Rouchka, va donc voir dans les couloirs si les deux acteurs qui ont dû m'occuper la place ne sont pas en train d'ourdir quelque complot contre moi !

— Oh ! monseigneur !

— Va ! Va !

— Bien, monseigneur.

Rouchka disparut.

— Maintenant, mademoiselle, tranchons vite la fameuse question : la sale chose... Mais d'abord, une petite indiscrétion que je vous prie d'excuser...

Et le grand-duc demanda :

— Le désir ne vous est-il jamais venu, en incarnant nos rois de comédie, d'être réellement une princesse ?

Mado, tressaillant, étonnée malgré elle à l'incident de la veille, au bouquet de violettes du prince inconnu, et aussi à la prédiction que l'obstination de Clara ne lui permettrait pas d'oublier...

— Rouchka, va donc voir dans les couloirs si les deux acteurs qui ont dû m'occuper la place ne sont pas en train d'ourdir quelque complot contre moi !

— Oh ! monseigneur !

— Va ! Va !

— Bien, monseigneur.

Rouchka disparut.

— Maintenant, mademois

vacances, délicieuse comédie : le Fils de l'Espagnol, drame américain, et Nouveautés-Journal, tous les faits divers mondiaux. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

Toujours du nouveau !
Telle est la devise de l'Omnia, qui donne cette semaine en exclusivité la Mitraine du Poilu, une délicieuse comédie d'actualité, et Un Pauvre Homme de génie, drame émouvant, joué par H. Krauss. En outre, un excellent Prince-Rigadin, Mon Oncle n'épousera pas sa sœur. Les actualités du front, le Paté-Journal, les voyages, etc., tout cela forme un incomparable programme pour lequel la direction de l'Omnia fait les plus grands sacrifices. C'est ainsi que l'Omnia organise pour ses habitués des concours qui sont mentionnés au programme. La plus jolie salle, la plus belle projection, l'actualité au jour le jour — et un orchestre supérieur — que peut-on demander de plus ?

Tivoli-Cinéma — Le Grand Souffle
Le superbe établissement de la rue de la Douane doit son incontestable succès à plusieurs causes : la variété et le choix des programmes, l'orchestre symphonique incomparable, l'abondance des actualités, l'ordonnance du spectacle et la qualité du personnel. Aussi la salle est-elle prise d'assaut tous les jours en matinée et en soirée. Au programme de cette semaine, les actualités du front, le Grand Souffle, drame d'actualité ; le Jockey de la mort, drame sensationnel (exclusivité) ; Mon Oncle n'épousera pas sa sœur, joué par Prince ; le Colonel Mentalité, dessin animé, Tivoli-Journal, etc., etc. Tous les jours, à 2 h. 1/2, matinée avec le même programme. Tél. Nord 26-44.

Ba-Ta-Clan. — Ce soir, à 8 h. 1/4, le Papa de Francine, grande opé. Succès. Demain, matinée à 2 h. 1/2 précises.

Nouveau-Cirque. — Ce soir, changement complet de programme. Les Gallaradi, miss Alexandra, Kid Johnson, les célèbres Rameaux, etc., sans oublier Carroli et Antonio dans un sketch hilarant.

Pathé-Palace, 33, boulevard des Italiens, 2 h. à 11 h. soir. Toutes les actualités.

Cirque d'Hiver. — Cinéma-Pathé. — 2 h. 30 et 8 h. 30. Pathé-Journal, Pathé-Gazette.

Nouillettes Lucullus
RIVOIRE et CARRET
Nouillettes Lucullus
RIVOIRE et CARRET
UNION LYONNAISE MARSEILLE NANTES NIMES

BOURSE DE PARIS
JEUDI 25 NOVEMBRE 1915

Marché assez actif, tendance à la fermeté. La rente 3 % cote 61,50 au Parquet et en coulisse. Le 3 1/2 progresse de 0,15 à 91.
Les Fonds d'Etat étrangers sont délaissés, sauf l'Extérieure qui continue son avance. Valeurs bancaires, Valeurs industrielles et Chemins de fer sans importantes variations.
Rio ferme.
En Banque, la fermeté domine notamment sur la De Beers, les Valeurs américaines, les Valeurs industrielles russes et les Caoutchoucs.

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
Fonds d'Etat Français			Actions			Communes 1914		
3 % 1914	61,50	61,50	Albi 4 % 1914	450,00	450,00	Comme 1914	361,00	361,00
3 % 1915	72,50	72,50	Albi 4 % 1915	450,00	450,00	Comme 1915	361,00	361,00
3 % 1916	72,50	72,50	Albi 4 % 1916	450,00	450,00	Comme 1916	361,00	361,00
3 % 1917	72,50	72,50	Albi 4 % 1917	450,00	450,00	Comme 1917	361,00	361,00
3 % 1918	72,50	72,50	Albi 4 % 1918	450,00	450,00	Comme 1918	361,00	361,00
3 % 1919	72,50	72,50	Albi 4 % 1919	450,00	450,00	Comme 1919	361,00	361,00
3 % 1920	72,50	72,50	Albi 4 % 1920	450,00	450,00	Comme 1920	361,00	361,00
3 % 1921	72,50	72,50	Albi 4 % 1921	450,00	450,00	Comme 1921	361,00	361,00
3 % 1922	72,50	72,50	Albi 4 % 1922	450,00	450,00	Comme 1922	361,00	361,00
3 % 1923	72,50	72,50	Albi 4 % 1923	450,00	450,00	Comme 1923	361,00	361,00
3 % 1924	72,50	72,50	Albi 4 % 1924	450,00	450,00	Comme 1924	361,00	361,00
3 % 1925	72,50	72,50	Albi 4 % 1925	450,00	450,00	Comme 1925	361,00	361,00
3 % 1926	72,50	72,50	Albi 4 % 1926	450,00	450,00	Comme 1926	361,00	361,00
3 % 1927	72,50	72,50	Albi 4 % 1927	450,00	450,00	Comme 1927	361,00	361,00
3 % 1928	72,50	72,50	Albi 4 % 1928	450,00	450,00	Comme 1928	361,00	361,00
3 % 1929	72,50	72,50	Albi 4 % 1929	450,00	450,00	Comme 1929	361,00	361,00
3 % 1930	72,50	72,50	Albi 4 % 1930	450,00	450,00	Comme 1930	361,00	361,00
3 % 1931	72,50	72,50	Albi 4 % 1931	450,00	450,00	Comme 1931	361,00	361,00
3 % 1932	72,50	72,50	Albi 4 % 1932	450,00	450,00	Comme 1932	361,00	361,00
3 % 1933	72,50	72,50	Albi 4 % 1933	450,00	450,00	Comme 1933	361,00	361,00
3 % 1934	72,50	72,50	Albi 4 % 1934	450,00	450,00	Comme 1934	361,00	361,00
3 % 1935	72,50	72,50	Albi 4 % 1935	450,00	450,00	Comme 1935	361,00	361,00
3 % 1936	72,50	72,50	Albi 4 % 1936	450,00	450,00	Comme 1936	361,00	361,00
3 % 1937	72,50	72,50	Albi 4 % 1937	450,00	450,00	Comme 1937	361,00	361,00
3 % 1938	72,50	72,50	Albi 4 % 1938	450,00	450,00	Comme 1938	361,00	361,00
3 % 1939	72,50	72,50	Albi 4 % 1939	450,00	450,00	Comme 1939	361,00	361,00
3 % 1940	72,50	72,50	Albi 4 % 1940	450,00	450,00	Comme 1940	361,00	361,00
3 % 1941	72,50	72,50	Albi 4 % 1941	450,00	450,00	Comme 1941	361,00	361,00
3 % 1942	72,50	72,50	Albi 4 % 1942	450,00	450,00	Comme 1942	361,00	361,00
3 % 1943	72,50	72,50	Albi 4 % 1943	450,00	450,00	Comme 1943	361,00	361,00
3 % 1944	72,50	72,50	Albi 4 % 1944	450,00	450,00	Comme 1944	361,00	361,00
3 % 1945	72,50	72,50	Albi 4 % 1945	450,00	450,00	Comme 1945	361,00	361,00
3 % 1946	72,50	72,50	Albi 4 % 1946	450,00	450,00	Comme 1946	361,00	361,00
3 % 1947	72,50	72,50	Albi 4 % 1947	450,00	450,00	Comme 1947	361,00	361,00
3 % 1948	72,50	72,50	Albi 4 % 1948	450,00	450,00	Comme 1948	361,00	361,00
3 % 1949	72,50	72,50	Albi 4 % 1949	450,00	450,00	Comme 1949	361,00	361,00
3 % 1950	72,50	72,50	Albi 4 % 1950	450,00	450,00	Comme 1950	361,00	361,00
3 % 1951	72,50	72,50	Albi 4 % 1951	450,00	450,00	Comme 1951	361,00	361,00
3 % 1952	72,50	72,50	Albi 4 % 1952	450,00	450,00	Comme 1952	361,00	361,00
3 % 1953	72,50	72,50	Albi 4 % 1953	450,00	450,00	Comme 1953	361,00	361,00
3 % 1954	72,50	72,50	Albi 4 % 1954	450,00	450,00	Comme 1954	361,00	361,00
3 % 1955	72,50	72,50	Albi 4 % 1955	450,00	450,00	Comme 1955	361,00	361,00
3 % 1956	72,50	72,50	Albi 4 % 1956	450,00	450,00	Comme 1956	361,00	361,00
3 % 1957	72,50	72,50	Albi 4 % 1957	450,00	450,00	Comme 1957	361,00	361,00
3 % 1958	72,50	72,50	Albi 4 % 1958	450,00	450,00	Comme 1958	361,00	361,00
3 % 1959	72,50	72,50	Albi 4 % 1959	450,00	450,00	Comme 1959	361,00	361,00
3 % 1960	72,50	72,50	Albi 4 % 1960	450,00	450,00	Comme 1960	361,00	361,00
3 % 1961	72,50	72,50	Albi 4 % 1961	450,00	450,00	Comme 1961	361,00	361,00
3 % 1962	72,50	72,50	Albi 4 % 1962	450,00	450,00	Comme 1962	361,00	361,00
3 % 1963	72,50	72,50	Albi 4 % 1963	450,00	450,00	Comme 1963	361,00	361,00
3 % 1964	72,50	72,50	Albi 4 % 1964	450,00	450,00	Comme 1964	361,00	361,00
3 % 1965	72,50	72,50	Albi 4 % 1965	450,00	450,00	Comme 1965	361,00	361,00
3 % 1966	72,50	72,50	Albi 4 % 1966	450,00	450,00	Comme 1966	361,00	361,00
3 % 1967	72,50	72,50	Albi 4 % 1967	450,00	450,00	Comme 1967	361,00	361,00
3 % 1968	72,50	72,50	Albi 4 % 1968	450,00	450,00	Comme 1968	361,00	361,00
3 % 1969	72,50	72,50	Albi 4 % 1969	450,00	450,00	Comme 1969	361,00	361,00
3 % 1970	72,50	72,50	Albi 4 % 1970	450,00	450,00	Comme 1970	361,00	361,00
3 % 1971	72,50	72,50	Albi 4 % 1971	450,00	450,00	Comme 1971	361,00	361,00
3 % 1972	72,50	72,50	Albi 4 % 1972	450,00	450,00	Comme 1972	361,00	361,00
3 % 1973	72,50	72,50	Albi 4 % 1973	450,00	450,00	Comme 1973	361,00	361,00
3 % 1974	72,50	72,50	Albi 4 % 1974	450,00	450,00	Comme 1974	361,00	361,00
3 % 1975	72,50	72,50	Albi 4 % 1975	450,00	450,00	Comme 1975	361,00	361,00
3 % 1976	72,50	72,50	Albi 4 % 1976	450,00	450,00	Comme 1976	361,00	361,00
3 % 1977	72,50	72,50	Albi 4 % 1977	450,00	450,00	Comme 1977	361,00	361,00
3 % 1978	72,50	72,50	Albi 4 % 1978	450,00	450,00	Comme 1978	361,00	361,00
3 % 1979	72,50	72,50	Albi 4 % 1979	450,00	450,00	Comme 1979	361,00	361,00
3 % 1980	72,50	72,50	Albi 4 % 1980	450,00	450,00	Comme 1980	361,00	361,00
3 % 1981	72,50	72,50	Albi 4 % 1981	450,00	450,00	Comme 1981	361,00	361,00
3 % 1982	72,50	72,50	Albi 4 % 1982	450,00	450,00	Comme 1982	361,00	361,00
3 % 1983	72,50	72,50	Albi 4 % 1983	450,00	450,00	Comme 1983	361,00	361,00
3 % 1984	72,50	72,50	Albi 4 % 1984	450,00	450,00	Comme 1984	361,00	361,00
3 % 1985	72,50	72,50	Albi 4 % 1985	450,00	450,00	Comme 1985	361,00	361,00
3 % 1986	72,50	72,50	Albi 4 % 1986	450,00	450,00	Comme 1986	361,00	361,00
3 % 1987	72,50	72,50	Albi 4 % 1987	450,00	450,00	Comme 1987	361,00	361,00
3 % 1988	72,50	72,50	Albi 4 % 1988	450,00	450,00	Comme 1988	361,00	361,00
3 % 1989	72,50	72,50	Albi 4 % 1989	450,00	450,00	Comme 1989	361,00	361,00
3 % 1990	72,50	72,50	Albi 4 % 1990	450,00	450,00	Comme 1990	361,00	361,00
3 % 1991	72,50	72,50	Albi 4 % 1991	450,00	450,00	Comme 1991	361,00	361,00
3 % 1992	72,50	72,50	Albi 4 % 1992	450,00	450,00	Comme 1992	361,00	361,00
3 % 1993	72,50	72,50	Albi 4 % 1993	450,00	450,00	Comme 1993	361,00	361,00
3 % 1994	72,50	72,50	Albi 4 % 1994	450,00	450,00	Comme 1994	361,00	361,00
3 % 1995	72,50	72,50	Albi 4 % 1995	450,00	450,00	Comme 1995	361,00	361,00
3 % 1996	72,50	72,50	Albi 4 % 1996	450,00	450,00	Comme 1996	361,00	361,00
3 % 1997	72,50	72,50	Albi 4 % 1997	450,00	450,00	Comme 1997	361,00	361,00
3 % 1998	72,50	72,50	Albi 4 % 1998	450,00	450,00	Comme 1998	361,00	361,00
3 % 1999	72,50	72,50	Albi 4 % 1999	450,00	450,00	Comme 1999	361,00	361,00
3 % 2000	72,50	72,50	Albi 4 % 2000	450,00	450,00	Comme 2000	361,00	361,00

Cours des Changes. — Londres, 27,75 1/2 à 27,85 1/2 ; Espagne, 5,49 1/2 à 5,55 1/2 ; Hollande, 2,46 1/2 à 2,50 1/2 ; Italie, 90 à 92 ; New-York, 5,85 1/2 à 5,95 1/2 ; Portugal, 3,30 à 4,00 ; Petrograd, 1,86 à 1,94 ; Suisse, 1,10 à 1,12 ; Danemark, 1,58 à 1,62 ; Suède, 1,60 à 1,64 ; Norvège, 1,59 à 1,63.

Les Chevaliers de l'Amour

DEUXIÈME PARTIE
IX (Suite)
Cette présentation autorisait les rois de France à vivre ouvertement avec leurs maîtresses.
Chacune de ces favorites eut sa place dans l'histoire.
Tandis que les suivantes couraient, pour exécuter des ordres qui, en quelques secondes, pouvaient devenir contradictoires, le Roi réfléchissait.
De temps en temps, un pli soucieux au front, il abaissait les paupières.
Aussi séduisant, plus beau que le Roi, dans son costume de capitaine des gardes-françaises, Henri de Mailley, à qui on ne paraissait prêter nulle attention, semblait également inquiet.
Brusquement, le marquis du Barry se dressa et parla :
— Etonné, ma chère sœur, de vous avoir vue si brusquement quitter ce soir le jeu de Mme d'Aiguillon, j'en voyais d'abord demander de vos nouvelles.
On m'appartient que vous veniez de partir en carrosse avec Zamore, lequel s'était introduit, pour vous chuchoter à l'oreille, les paroles qui vous avaient tant troublée.
Je renvoyai aux informations, vous n'êtes pas rentrée.
La troisième fois, on me narra, et cela (Copyright 1915 by Georges Madauge)
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation, etc., réservés à l'auteur et à l'éditeur.

troubla tout le jeu, que vous veniez de revenir affolée et que M. de Mailley, prévenu d'une attaque du côté du Parc-aux-Cerfs... où sa Majesté s'était rendue, paraissait avec une compagnie...
Je pensai qu'à l'aide de l'éther, de l'eau fraîche et de l'alcool de Cologne, vous reviendriez de vos vapeurs et je fis comme tout le monde.
Inutile d'ajouter que tout le jeu de la duchesse d'Aiguillon se répandit bientôt dans le parc.
On ne fut tranquillisé que lorsque de Mailley reparut avec ses hommes, assurant qu'il s'agissait simplement d'une voiture renversée par de jeunes fous, qui s'étaient enfilés sans que l'on pût leur tirer les oreilles.
Et nous voilà, dans l'espoir de vous ramenant en santé.
Or, c'est le contraire qui arriva !... laissez-moi vous marquer ma surprise.
La comtesse qui allait et venait avec des enroulements de trépane, de grands gestes de ses beaux bras d'une bloussante blancheur, des mots de colère passant entre ses lèvres serrées, s'arrêta devant le sar donique mais agréablement causeur qu'était son beau-frère.
Elle lui lança en plein milieu du visage :
— Donc, maintenant, mon cher, allez-vous-en ! votre mission est remplie !
Le Roi éclata encore de rire.
Décidément, il n'y a pas ce soir à vous prendre, même avec des pinettes !
— Soyez grossier, je vous le conseille après votre gouaillerie.
— Ne serait-ce que pour de Mailley, qui ne voit pas d'autre femme au monde que vous, et qui ne s'est fait aimer de la duchesse de la Trémouille qu'il n'aime pas, que pour retrouver sa place à la cour, et

EMPRUNT 5 %
DE LA DÉFENSE NATIONALE
« Que se lève cette armée de l'épargne française ; comme celle qui se bat, elle est l'armée de la France ou plutôt elle est la France elle-même ; saluons-la, Messieurs, c'est elle qui nous aidera à combattre et à vaincre. »
(Discours de M. Ribot, Ministre des Finances, 12 Novembre 1915)

Souscrivez !
et échangez vos Bons, Obligations de la Défense Nationale contre :
des Titres de l'Emprunt.
Ces Titres sont le meilleur placement.
Ils sont **EXEMPTS D'IMPOTS** et **inconvertibles** pendant quinze ans.
Si vous avez
un bon à trois mois de la Défense Nationale qui porte intérêt à 4.04 %
un bon à un an de la Défense Nationale qui porte intérêt à 5.26 %
une obligation de la Défense Nationale qui, prime non comptée, porte intérêt à 5.31 %
Transformez ces valeurs en rentes 5 % libérées et vous aurez 5.73 %
Les Souscriptions sont reçues partout :
Caisse centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances, Perceptions, Caisse des Dépôts et Consignations, Bureaux de Poste, Recette Municipale de la Ville de Paris, Caisse d'Epargne, etc., etc.

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX
OIGNONS, CAROTTES, NAVETS
Paris (Marché des Innocentes). — Les cours demeurent sans beaucoup de changement.
On cote aux 100 kilos départ :
Carottes de Meaux, 165 à 175 fr. ; navets de Meaux, 85 à 95 fr. ; oignons de toutes provenances, 280 à 340 fr. ; oignons d'Espagne, départ Cette,